

MUR 1771

## *Quarante-huitième*

# LETTRE OUVERTE aux Écrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1964.

Mes chers Confrères,

L'escambarlat vous aurait-il troublé ? D'aucuns le prétendent. Il est vrai qu'il s'est présenté amputé d'une lettre. Les journaux usent, dans ce cas et dans beaucoup d'autres, d'une formule com- mode : « Les lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes ». De quoi remplir leur vie s'ils voulaient suivre cette ingénieuse suggestion. L'homme de lettres est privé de cette ressource et, singulièrement, le téméraire qui ne craint pas de soumettre à ses confrères le produit de ses cogitations ou de ses rêves, car dans tout confrère il y a un censeur qui sommeille. (Souvent il est même éveillé). Cette phrase, je m'en aperçois, ressemble fort à celle, très connue, qui traite du cochon, mais l'analogie est toute fortuite.

La coquille, vous ne l'ignorez pas, est souvent maléfique, et peu d'auteurs ont la veine de Malherbe, auteur d'un vers célèbre grandement bonifié par l'heureuse inadvertance d'un prote. D'autres ont eu de la malchance. Je pense à Pierre Louÿs, écrivant une diatribe fougueuse contre les coquilles et perdant dans la bagarre la troisième lettre de ce mot fatidique. Au reste, les correcteurs accusent les mêmes faiblesses, comme l'atteste ce quatrain :

Jadis on mit à la Bastille  
Un « père Virgule » sans façon  
Il avait omis la cédille  
En parlant d'un roi beau garçon.

Si les fautes d'autrui n'effacent par les nôtres, elles les atténuent par le nombre. On aime le nombre parce qu'il confère un sentiment de force. Il sert aussi bien à glorifier nos semblables qu'à taper dessus.

A ce propos, j'ai été douloureusement surpris en apprenant que le prix Hubert Krains n'avait pas été décerné. Eh quoi, nous

n'aurions plus de poètes ! Sur la foi de compétences, et je pense ici au premier chef à notre Roger Bodart, je nous croyais un peuple de poètes. Cette idée, je l'avoue, me consolait de nos déficiences en d'autres domaines : tels le roman, le théâtre, ou l'essai. Nous nous réfugions d'ordinaire à l'étranger pour y cacher ces piètres travaux. Les autres arts ? N'en parlons pas. Même la peinture, l'exaltante peinture ne nous assure plus cette suprématie qui eut l'évidence d'un axiome. Encore que le nombre d'individus qui se livrent à la débauche picturale va toujours en s'augmentant, nous ne sommes plus un pays de peintres, ou, plus exactement, ce n'est plus notre spécialité. Vaincus par le nombre ! Qu'à leur tour, les poètes se montrent défaillants, voilà qui est grave.

Il est urgent, me semble-t-il, de se pencher sur le problème. Les concurrents se sont-ils abstenus ? Est-ce la faute du jury ? Sa composition provoqua-t-elle de la méfiance ? Certes, en le formant l'A.E.B. n'a pas fait appel à cette équipe de choc que l'on rencontre dans toutes nos avenues littéraires, où elle maintient avec fermeté des situations noblement acquises par le travail et la persévérance. « Labore et Constantia » disait Plantin. Je pense aux Thiry, aux Bodart, aux Burniaux, aux Sion... Si elle avait été là, notre équipe de choc, je suis sûr qu'elle aurait découvert un lauréat, car, tant qu'ils sont, ses membres abandonnent volontiers quelque provende aux tâcherons de nos lettres.

Le jury du prix Hubert Krains a-t-il manqué de mansuétude ? Qui le dira ? Et comment juger les juges ? Une question redoutable se forme au bout de ma plume : Qu'est-ce que la poésie ? J'avoue à ma honte un trouble extrême. Plus j'en lis et moins j'en sors. Jean Cocteau ne m'a été d'aucun secours : « Je sais, dit-il, que la poésie est indispensable mais je ne sais pas à quoi ». Les plaquettes rarissimes sont souvent chargées de mystère. Les pages blanches, à peine ornées de quelques lignes typographiques, vous obligent, comme les poètes chinois, de rêver aux lignes non écrites. Il faut parfois se faire combrioleur pour forcer le saint des saints et il arrive que le coffre-fort soit vide. Cet effort de pénétration est toutefois des plus salutaires. Tel jeune avoue gentiment ne pas toujours bien savoir ce qu'il écrit. Il se fie à l'imagination du lecteur, à la sagacité du critique. Il s'en trouve, par bonheur, de remarquables, tel celui découvrant dans une table des matières un « véritable schéma lyrique » intitulé « Table » :

Santé du matin  
Rameau du levant  
Rose du réveil  
Chasse ouverte  
Fête.



Un lecteur moins subtil n'aurait pas ce don de voyance. Il ne serait pas fichu, butant contre l'abstrus apparent, de dégager la signification de ces mots chargés de secrets.

Par bonheur, les bons guides ne manquent pas, j'entends ces solides anthologies dont la Belgique est prodigue. La dernière en date s'appelle « Les Poètes de la rue des Sols ». Voici donc vingt poètes qui furent — presque — tous étudiants à l'Université de Bruxelles, nichée en ce temps dans cette rue disparue. Ceux du Solbosch s'en trouvent exclus. Sans doute feront-ils l'objet d'une suite. J'aime ces groupements : les écrivains catholiques ou socialistes, les ardennais ou les brabançons, les abscons ou les caramélisants, les croulants ou les nourrissons ; en bref, toutes les catégories permettant, comme des étiquettes sur des bocaux, de classer ou de différencier la gent versifiante. L'appartenance même fugitive à une école, que ce soit l'université ou le jardin d'enfants, me semble une distinction supplémentaire très curieuse. A la base il y a les arrêts du destin, car les parents décident sans en référer à l'avis des intéressés. Le promoteur de cette riche idée semble être le ministre de l'Éducation nationale en personne. Sûr des mérites du libre examen, il salue par avance le triomphe de la poésie libre-exaministe. Il n'a pas compté avec la perversité de l'esprit humain. De même que les pères jésuites ont formé les meilleurs mécréants, beaucoup de ces poussins entretiennent avec Dieu des rapports suivis. Convertis ou non, parfois même socialistes pratiquants, ils n'en évoquent pas moins avec ferveur le saint nom de Dieu, car l'âme humaine est insondable. Comme la bêtise de l'homme est infinie.

Cette anthologie, eclectique par essence, honore tous les genres. Au point de laisser perplexe le lecteur soucieux de ne pas s'égarer sur de fausses routes. Quand je lis, par exemple, un vers :

« Tout ceci en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire » ou  
« Son Excellence le tovaritch Litvinov l'a signé à la Société  
des Nations » ou encore

« J'étais là quand Coppi battit Bartali à Paris-Roubaix »,  
je comprends à quel point Molière est dépassé :

« On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme  
couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme ».

Et, en toute humilité, j'avoue quelque lenteur à suivre ces poèmes dans leurs méandres subtils. Bien pis, si je n'écoutais que la voix, vite réprimée, surgie de je ne sais quel fond de barbarie, j'y répondrais par un vers, cueilli dans l'œuvre d'un autre aède :

« Que ne t'es-tu tu ? »



Mais je suis conscient de m'égarer et ne point savourer le suc de ce lyrisme exempt d'un vain panache. Non que je veuille prôner quelque retour à des formes périmées. Isidore Ducasse disait déjà : « Lamartine, Hugo, Musset se sont métamorphosés volontairement en femmelettes, Ce sont les Grandes Têtes Molles de notre époque ». Je déteste les têtes molles, faut-il le dire ? Mes préférences vont nettement dans l'autre sens, et Goethe me soutient : « Et quel autre enfin que le poète a figuré les dieux, nous a élevés jusqu'à eux, et les a fait descendre jusqu'à nous ? »

Voilà la vraie voie. Pour y parvenir, je compte suivre dorénavant, avec assiduité, les séances de lecture de l'A.E.B. Non pour manger les petits fours, mais pour boire aux sources pures de la poésie éternelle.

ROGER AVERMAETE.